

LA MEMOIRE LEGENDAIRE DE L'EDUCATION POPULAIRE

Par Jean-Claude Richez, Responsable de l'unité : Recherche, études, formation de l'Injep

Dans l'ouvrage clef qu'elle publiait en 1981, « L'éducation populaire : histoires et pouvoirs », Geneviève Poujol posait d'emblée le caractère mythique de l'éducation populaire : « Les mémoires, écrivait-elle ne semblent vouloir conserver que les mythes ».¹ Tout en relevant dès son introduction la question du caractère souvent mythologique de l'histoire de l'éducation populaire et de sa nécessaire critique, elle revendique cependant un peu plus loin cette mythologie. « Il est possible, relève-t-elle, que les fameux grands moments de l'éducation populaire tiennent un peu du mythe » ; ainsi, se trouve nuancé le propos très radical de l'introduction. « Mais, ajoute-t-elle, les mythes sont importants pour des institutions qui fonctionnent grâce à des militants et du personnel bénévole ». Nous voudrions ici nous attacher à la fois à la façon dont ce mythe se constitue, à ses grandes articulations, son fonctionnement et ses fondements.

S'il est toujours difficile de faire la généalogie d'une mythologie, on peut cependant dater de façon précise le moment où elle est formalisée, la date où les différents éléments constitutifs en sont rassemblés. C'est à Benigno Caceres, ancien d'Uriage, membre fondateur de Peuple et Culture, inlassable promoteur de l'éducation populaire, longtemps directeur aux éditions du Seuil d'une collection sur ce thème, que l'on doit la première collecte systématique des éléments qui vont constituer le légendaire de l'éducation populaire². Légendaire doit être pris ici au sens fort du terme, dans son sens étymologique de « ce qui doit être lu », et de son sens originel tel que nous le donne « Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française » : « Le mot désigne d'abord le récit de la vie d'un saint qu'on lisait au réfectoire, dans les couvents.... Ces vies de saints étaient relatées par le Martyrologue de Saint Jérôme, le recueil de Syméon le Métaphraste, la légende dorée de Jacques de Voragine (XIII^e siècle), les Acta martyrum et sanctorum de Ruinart et des Bollandistes »³. Deux autres ouvrages, publiés une petite vingtaine d'année plus tard, poursuivront le travail engagé par Benigno Caceres : celui de Geneviève Poujol paru en 1981 et celui de Antoine Léon parus respectivement en 1981 et 1983⁴. C'est à partir de ce corpus et de ses variations que nous nous attacherons à l'étude de ce légendaire⁵.

Benigno Caceres, dans son histoire de l'éducation populaire identifie d'emblée les « pères fondateurs » et les grands moments de la légende. Comme dans toute mythologie, il y a un grand ancêtre, Condorcet et son fameux rapport sur « L'organisation générale de l'Instruction publique » présenté à l'Assemblée législative les 20 et 21 avril 1972 dont tout

¹ Geneviève Poujol, **L'éducation populaire, : histoires et pouvoirs**, Les éditions ouvrières, Paris, 1981, p.7.

² Benigno Caceres, **Histoire de l'éducation populaire, Peuple et culture**, Le Seuil, Paris, 1964

³ Alain Rey (dir.), **Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française**, Dictionnaire Le Robert, Paris, 1998.

⁴ Geneviève Poujol, **op. cit.** et Antoine Léon, **Histoire de l'éducation populaire**, Nathan, Paris, 1983.

⁵ De toute la valeur de ces trois ouvrages témoigne sans aucun doute le fait qu'au centre de documentation de l'INJEP à Marly-le-Roi, ils sont sous clef, enfermés en quelque sorte dans le « saint des saints » !

découlerait. Le texte est effectivement d'une saisissante modernité pour quiconque s'intéresse à l'éducation populaire, voir à l'éducation tout au long de la vie, appelée au moment où Caceres publiait son ouvrage éducation permanente. Caceres utilise presque indifféremment éducation populaire ou éducation permanente. La grande doyenne des associations d'éducation populaire devenait d'ailleurs quelques années plus tard, en 1967, Ligue de l'enseignement et de l'éducation permanente.

Deuxième figure élevée par Caceres au Panthéon de l'éducation populaire : Jean Macé, le fondateur de la Ligue de l'enseignement. Sa vie, rapportée par Caceres a tout de celle d'un saint : les origines modestes, les études brillantes, les années de militantisme, l'exil dans la lointaine Alsace, le retour, la fondation de la Ligue malgré l'Empire puis après son effondrement, sa marche triomphale jusqu'aux lois Ferry et à sa désignation comme sénateur à vie en 1883. Image d'Epinal, illustration de cette marche triomphale, le récit du dépôt de la pétition pour l'instruction obligatoire et gratuite : «Le spectacle ne devait pas manquer de grandeur pour ceux qui virent, le 19 juin 1872, un étrange cortège de chariots s'immobiliser devant le château de Versailles où siégeait l'Assemblée nationale. La commission du sou, encadrée par Jean Macé, son président, et Vauchez, son secrétaire général, apportait les listes d'adhésions groupées en cent quinze paquets, sous enveloppes cachetées. Les pétitionnaires demandaient à leurs élus d'instituer l'enseignement primaire obligatoire et gratuit » (p.41).

Vient ensuite la longue théorie des héritiers des grands ancêtres dont Bénigno Cacerès se garde bien d'établir les filiations de façon trop précise : Jules Ferry et l'école laïque, Marc Sangnier et le Sillon, Charles Peguy et les universités populaires, Garric et ses équipes sociales, Léo Lagrange et le front populaire.

Au-delà des grands hommes est également établi un véritable calendrier des grands moments en relation avec leurs hagiographies : le rapport Condorcet, Jean Macé à Beblenheim et le mouvement des bibliothèques populaires, la fondation de la Ligue de l'enseignement, les lois Ferry, l'affaire Dreyfus et les universités populaires, la fondation du Sillon, les équipes sociales de Garric, le front populaire et les auberges de jeunesse et la fondation des CEMEA.

L'ouvrage de Caceres comprend également des lectures données comme documents, textes fondateurs de l'éducation populaire, que l'on va retrouver dans une économie très proche, même si c'est avec des variantes, dans les deux grands ouvrages qui vont succéder au Caceres, les ouvrages de Poujol et d'Antoine Léon, déjà mentionnés.

La construction de ce légendaire ne se fait pas sans tension. Comme tout légendaire, il doit prendre en compte et absorber un certain nombre de contradictions. Il se heurte en particulier à deux grandes difficultés : quelle place accorder à l'église catholique (dans une tradition républicaine, donc laïque) ?, quelle place pour la classe ouvrière (difficile de faire l'impasse sur celle-ci, lorsque l'on se réclame du peuple) ?. Ces deux questions révèlent en fait deux enjeux fondamentaux dans l'histoire de notre pays.

Pointer explicitement que l'église catholique a pu s'intéresser à l'éducation des classes populaires remet en cause l'un des dogmes fondamentaux de l'idéologie républicaine identifiant « lutte pour la république » et « lutte pour l'école pour tous ». Une partie de l'église catholique comme d'ailleurs de l'église protestante a joué pourtant un rôle très important dans l'histoire telle qu'elle est rapportée, comme mouvement continu et irréversible porté depuis la révolution française. Pourquoi ne pas faire remonter, par exemple, l'histoire de l'éducation populaire aux écoles dominicales fondées par Jean-Baptiste de la Salle au début du XVIII^e siècle ? De la même manière que Benigno Caceres construit sa généalogie de l'éducation populaire à partir de la révolution française, dégage ses grands hommes et ses grands moments, on pourrait tout aussi bien construire une généalogie catholique, voir protestante. La plus ancienne des associations d'éducation populaire n'est-elle pas dans

notre pays la très protestante Union chrétienne des jeunes gens et des jeunes filles ? Geneviève Poujol en soulève l'hypothèse : « Nous aurions pu relater la naissance d'une éducation populaire en milieu protestant, nous ne l'avons pas fait faute de place »⁶.

La question du rapport à la classe ouvrière est tout aussi problématique : peut-on être populaire, sans référence à la classe ouvrière, à son histoire, à ses mouvements ? Cette question se pose avec d'autant plus d'acuité dans un pays où le mouvement communiste est à son apogée et impose le principe qu'il n'y a pas de légitimité populaire en dehors de la classe ouvrière. Elle est d'autant plus délicate qu'il est difficile de faire de l'éducation populaire le produit d'un mouvement populaire comme le souligne brutalement Geneviève Poujol : « Il nous faut résolument renoncer à voir un mouvement populaire qui aurait été porteur d'une quelconque revendication en matière d'éducation populaire, au sens où l'ont comprises les nouvelles couches de la bourgeoisie qui l'ont mise en œuvre »⁷.

Confronté à cette double question, Benigno Caceres prend le parti de l'éluder et de ne pas voir le problème. Il déroule une histoire sans opposition et unanime que remet en cause Geneviève Poujol : « Autre mythe qui a la vie dure, le mythe de l'unanimité, alors que la réalité militante est faite d'opposition, de conflit et de rivalités parfois sans espoir »⁸. Quel que soit son appartenance sociale ou confessionnelle, tout le monde se trouve enrôlé sous la grande bannière de l'éducation populaire : ouvriers et patrons, catholiques et laïques, conservateurs et socialistes. Chacun a apporté sa pierre au grand édifice de l'éducation populaire qui transcende toutes les oppositions, tous les antagonismes. Pour sa plus grande gloire, aucun élément ne vient manquer : chaque courant idéologique, chaque groupe social a participé à l'élaboration du grand œuvre avec cependant, puisqu'il s'agit d'éducation populaire, la bénédiction de l'ouvrier. « A genou devant l'ouvrier » interroge Benigno Cacères, qui un peu plus loin, consacre tout un chapitre aux relations entre syndicalisme et éducation populaire.

Geneviève Poujol règle, elle, la question des confessions en postulant une pluralité d'histoires qui se dérouleraient de façon parallèle : à côté d'une histoire laïque, il y aurait une histoire catholique, voir une histoire protestante. Son souci de l'histoire l'amène cependant à récuser le mythe d'une éducation populaire qui serait partie prenante de l'histoire ouvrière. « Il y a certes une correspondance de dates frappante entre celles qui concernent l'apparition des institutions qui caractérisent le mouvement ouvrier et celles qui caractérisent le « mouvement d'éducation populaire ». « Pourtant peut-on considérer qu'il y ait une relation de cause à effet dans l'apparition de l'un ou l'autre mouvement ? » s'interroge-t-elle, et de répondre sans ambiguïtés : « Nous pensons que ces deux mouvements ont eu une évolution parallèle d'individus avec des institutions, comme ce fut le cas en milieu protestant dans le cadre des solidarités où la pointe avancée du « christianisme social » réussit pendant quelques temps (1903-1904) à établir le contact avec le mouvement ouvrier »⁹. La quête mythique de la référence ouvrière demeure, même si ce n'est qu'en toile de fond.

Antoine Léon dans son « Histoire de l'éducation populaire en France » résout tout autrement la question en postulant, d'ailleurs fort prudemment, que « Il n'est pas interdit de penser que le mouvement ouvrier a pu susciter autour de lui, soit par simple imitation, soit par esprit de concurrence, des idées ou des pratiques inspirées des mêmes principes », à savoir : « Les notions de mutuellismes, d'associations, de solidarités et d'organisations »¹⁰.

⁶ Geneviève Poujol, **op. cit.**, p.9

⁷ Ibid., p.8

⁸ Ibid., p.7

⁹ Ibid., p.19

¹⁰ Antoine Léon, **op. cit.**, p. 161 et 160

Au-delà de la description de ce légendaire et de ses variations, nous voudrions maintenant nous interroger sur les conditions historiques d'émergence de ce légendaire et émettre quelques hypothèses.

L'ouvrage de Benigno Caceres, publié dans la première moitié des années 60 vient prendre place à un moment très précis de l'histoire, celui à la fois de l'émergence conjointe des problématiques socioculturelles et de la formation permanente qui concordent avec la professionnalisation du secteur. La construction d'un légendaire permet d'assurer cette transition en les inscrivant dans une continuité historique et en les dotant d'une généalogie, élément décisif de la constitution de toute identité et donc des nouvelles identités professionnelles qui se mettent en place¹¹.

Dans cette logique, les trois légendaires que nous avons retenus ne jouent pas exactement la même fonction. Ils se situent en effet à des moments très différents de l'histoire. L'ouvrage de Caceres est contemporain de la naissance du nouveau champ. En formalisant une généalogie, il contribue à la rédaction de son acte de naissance. Il définit les parentés dans lesquelles vont venir s'inscrire ces nouveaux acteurs qu'ils conjuguent d'ailleurs au singulier, en confondant éducation permanente et éducation populaire: « Entre le rapport de Condorcet à la Convention en 1792 et la notion actuelle d'éducation permanente s'inscrit l'histoire de l'éducation populaire »¹² Dès les premières phrases de l'ouvrage de Benigno Caceres, le nouveau champ de l'éducation permanente se trouve doté d'une généalogie en même temps qu'elle est en quelque sorte mise entre parenthèse.

Le contexte dans lequel paraissent les ouvrages de Geneviève Poujol et d'Antoine Léon est déjà très différent. Au début des années quatre-vingt, d'autres mutations sont engagées, que l'on va baptiser du nom très générique de « crise » qui reflète en fait une mutation très profonde de notre société et scelle la fin de la société industrielle. Dans ce moment historique de « la fin des grands récits » qui est en est le corollaire vont proliférer des micro-histoires de substitutions. Elles vont avoir d'autant plus de prise et d'importance dans ce secteur que la crise prend de plein fouet les nouveaux professionnels, qui ont émergé aussi bien dans le champ de l'animation socio-culturelle que dans la formation continue.

Le propos est tout à fait explicite chez Geneviève Poujol : même si « Il est possible que les fameux grands moments de l'éducation populaire tiennent un peu du mythe », « il n'est pas difficile de trouver des filiations anciennes à la plupart des institutions d'aujourd'hui »¹³. Etablir cette filiation participe de la légitimation du socio-culturel comme champ spécifique qu'en conclusion de son étude, elle s'attache à définir à travers huit grandes caractéristiques et trois grandes fonctions. L'histoire a pour fonction, et elle est revendiquée comme telle, de conférer un supplément de légitimité à un nouvel espace social dont elle souligne par ailleurs l'extrême précarité quand elle écrit notamment : « nous considérons le secteur socio-culturel comme un relais provisoire (souligné dans le texte) des appareils d'Etat et nous ne retenons la notion de crise (...) que comme une manifestation du retard (également souligné) de la

¹¹ Sur la professionnalisation du champ de l'animation voir la thèse de Jean-Marie Mignon : Jean Marie Mignon, **La lente naissance d'une profession : les animateurs de 1944 à 1988**, thèse d'histoire sous la direction de Pierre Guillaume, Université Michel de Montaigne, Bordeaux II, janvier 1998 ; sur la formation permanente on se reportera à Christian de Motlibert, **L'institutionnalisation de la formation permanente**, Paris, PUF, 1991 ou à Jacques Scheer, «Les associations d'Education populaire et la loi sur la formation professionnelle : entre illusion et enjeux stratégiques», dans Geneviève Poujol, **Education populaire : le tournant des années 70**, L'Harmattan/INJEP, collection Débats Jeunesses, Paris, 2000, pp.147-164.

¹² Benigno caceres, **op. cit.**, p.5

¹³ Geneviève Poujol, **ap.cit.**, p.108

superstructure à répondre aux modifications imposées par l'infrastructure, mais non comme phénomène propre à la société actuelle »¹⁴ en quelque sorte le socio-culturel considéré comme un avatar de l'histoire. Fils illégitime, il a d'autant plus besoin d'histoire, de mythes. Antoine Léon vient lui inscrire son travail dans le champ de la formation des adultes dont il cherche à inscrire la généalogie dans l'histoire de l'éducation populaire dans laquelle il voit « un antécédent ». Il s'agit pour lui d'identifier la formation des adultes comme champ disciplinaire. Dans sa volonté de distinction, il convoque l'éducation populaire dans son histoire, promue comme représentant « l'un des apports les plus significatifs du XIX^e siècle à l'histoire de la pédagogie »¹⁵.

Comme le souligne Geneviève Poujol à plusieurs reprises dans son ouvrage, les mythologies sont certainement nécessaires. Aucune entreprise humaine ne saurait en faire l'économie. Il y a cependant danger à confondre mythologie et histoire. A prendre la mythologie pour l'histoire, le monde risque de devenir insensé. On se prive alors d'un précieux outil de connaissance du réel et cette capacité de connaissance paraît d'autant plus importante que nous nous trouvons dans un monde en pleine mutation. Il y a plus que jamais urgence à s'attacher à construire une histoire de l'éducation populaire qui se prête à toutes les rigueurs de la discipline historique, de l'étude critique des sources d'archives, de leur confrontation systématique aux innombrables témoignages et « exempla » que nous fournit le légendaire de l'éducation populaire. La collecte d'archives de militants comme d'associations entreprise aujourd'hui par le PAJEP est de ce point vue capital, comme le fait que de plus en plus nombreux de jeunes historiens engagent des travaux dans ce champ qui n'avait jusqu'alors fait l'objet que de quelques travaux pionniers¹⁶ et de bien peu de thèses d'histoire.

Jean-Claude Richez, historien
responsable de l'Unité Recherche, études, formation de l'Injep

¹⁴ **ibid.**, p.109

¹⁵ Antoine Léon, **op. cit.**, p.5

¹⁶ Nous pensons en particulier au travail de Françoise Tétard, pour un aperçu de son travail voir « L'avantage avec la jeunesse, c'est qu'elle ne vieillit pas...Parcours autobiographique » dans **Les jeunes de 1950 à 2000, un bilan des évolutions, INJEP**, Marly-le-roi, 2001, pp. 281 –298 et pour une présentation succincte de ses travaux » De l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie, un siècle d'éducation populaire » dans **Esprit**, mars-avril 2002, pp. 39 –49. De façon plus générale les travaux personnels, ainsi qu'une partie de ceux qu'ils dirigent, de Antoine ProstJean-Noël Luc, Pascal Ory consacrés à l'histoire de l'éducation pour les deux premiers, et à l'histoire culturelle pour le troisième contribuent au développement d'une véritable histoire de l'éducation populaire même si celle-ci n'est pas directement leur objet.